



ENSEIGNER LE GREC ANCIEN OU LE LATIN, AU JAPON ET EN ALGÉRIE

Die Schulkulturen in Tokio und in Algier sind sehr unterschiedlich, ebenso wie die Beziehung zur französischen Sprache und zum griechisch-römischen Erbe. Zwei Unterrichtserfahrungen veranschaulichen das Interesse von Japanern und Algeriern am Zugang zu Altgriechisch und Latein auf Französisch. Einige verleihen einem interkulturellen Ansatz historische Tiefe, andere beanspruchen ein gemeinsames Erbe auf beiden Ufern des Mittelmeers. Zur Kunst des Übersetzens kommt die Entdeckung von Klängen und Inhalten hinzu, manchmal geht sie noch weiter: Künstliche Intelligenz, elektroakustische Musik.

● Pierre-Yves Fux | Département fédéral des affaires étrangères (Berne)



Docteur en lettres et spécialiste du poète latin Prudence, Pierre-Yves Fux est diplomate de carrière.

Il a enseigné les langues et littératures grecques et latines à Genève, Tokyo et Alger.

L'usage de la langue française mais aussi l'étude de l'Antiquité gréco-romaine se sont depuis longtemps répandus hors de l'Europe. Avec passion, des Japonais et des Algériens étudient le latin et le grec... en français.

Depuis des décennies, presque sans interruption, un enseignement de langues anciennes est proposé, en français, par l'Institut Franco-Japonais de Tokyo et par le Centre d'études diocésain d'Alger. Ces institutions indépendantes de l'administration locale organisent aussi des conférences et lectures publiques et disposent d'une importante bibliothèque. Dans les deux pays, les langues anciennes ne sont pas enseignées dans les écoles secondaires publiques et, au niveau universitaire, le latin comme le grec font figure de matières « exotiques », maîtrisées par un très petit nombre de spécialistes.

Entre 2003 et 2005, au Japon, l'auteur a enseigné le grec à un niveau avancé, à une classe où se côtoyaient à proportions à peu près égales étudiants, retraités et

personnes engagées dans des professions libérales, l'enseignement ou l'administration. La même variété se retrouve en Algérie, entre 2023 et 2025, pour les cours donnés à des hellénistes débutants et à des latinistes de niveau élémentaire et moyen à supérieur. Quelles sont les motivations des étudiants et des institutions? Leur comparaison et **deux expériences d'enseignement** apportent un éclairage sur le potentiel des études de l'Antiquité gréco-romaine hors du traditionnel cadre européen et américain. La rencontre des cultures modernes et de sources antiques relève, selon les cas, de l'interculturalité ou de la réappropriation culturelle avec, on le verra, des excursus inattendus vers l'art et le numérique.

Dans l'institution étatique française créée à Iidabashi (Tokyo) en 1952, étudier le latin et le grec permet un approfondissement de la langue française et de la culture européenne. Minoritaire, cet intérêt n'est pas une singularité absolue au Japon. Longtemps délibérément fermé aux influences étrangères, ce pays entama

au XIX^e siècle un processus d'ouverture et de modernisation, avec très tôt une **at-tirance pour l'hellénisme** : architecture néo-classique, traductions et enseignement de Platon et d'Hippocrate, analogies entre théâtre nô et tragédie, etc. ; cela se poursuit, jusqu'aux références mythologiques dans les mangas (Lucken, 2019). Le choix des textes lus entre 2003 et 2005 à l'Institut Franco-Japonais s'accorde avec l'éclectisme d'un public animé d'une grande curiosité combiné à un goût classique : *Vie de Paul-Émile* par Plutarque, *Dyscolos* de Ménandre, *Cyropédie* de Xénophon.

La situation est différente dans l'Algérie décolonisée en 1962 : sa partie septentrionale possède un **passé latin long et florissant** et fut un temps intégrée dans l'Empire byzantin. Le Centre des Glycines, fondé en 1966 par l'archevêque d'Alger, apporte aux francophones, presque tous algériens, la possibilité d'apprendre l'arabe classique, l'arabe dialectal et la langue autochtone tamazight (berbère de Kabylie). Ce centre d'études présente l'enseignement du latin comme partie intégrante de sa « *vocation... d'être un lieu de connaissance du patrimoine algérien et de dialogue avec les étudiants et les universitaires* ». Une place importante est dévolue aux nombreux auteurs de l'*Africa* antique. Entre 2023 et 2025, on y a lu des extraits d'Apulée (*Métamorphoses*, *Florides*, *Apologie*), de Florus, de Martianus Capella, de Symphosius, des *Actes de Maximilien martyr* et de la *Passion de sainte Salsa*. La figure dominante est saint Augustin : *Cité de Dieu*, *Confessions*, correspondance avec le grammairien païen Maxime de Madaure, chanson contre les Donatistes, *Vita* écrite par Possidius. Les participants manifestent un intérêt prioritaire pour les auteurs liés au territoire algérien, préférés aux illustres Carthaginois Tertullien ou saint Cyprien : « *Ce sont des Tunisiens !* » Cela n'exclut pas quelques lectures de la rive nord de la Méditerranée, surtout de nature philosophique : Sénèque et l'*Anima vagula blandula* d'Hadrien.

À Tokyo comme à Alger, les cours de niveau supérieur prennent la forme de séminaires de lecture commentée. L'apprentissage du latin s'appuie sur le manuel *Invitation au latin de 4e* de Gason, Lambert & Tréziny (Paris, 1990) qui présente pour des Algériens l'intérêt de procéder « *d'Énée à César* », avec des textes historiques souvent nord-africains, au fur

et à mesure de l'approfondissement de la grammaire et de l'extension du vocabulaire. Ce manuel est également utilisé en première partie du cours moyen, l'essentiel étant dévolu à la découverte de textes d'auteurs. Pour l'initiation au grec, on utilise le cours « *à l'usage des grands commençants* » de Lebeau & Métayer (Paris, 1970), qui possède une originalité séduisante : dès le début, être fondé sur de citations de grands écrivains.

Comme partout ailleurs, **ce qui motive des Japonais et des Algériens à apprendre le latin ou le grec est l'accès à des textes majeurs** : spirituels, philosophiques, littéraires. Plus spécifique à l'Algérie, qui possède un riche patrimoine archéologique romain, est l'intérêt pour l'épigraphie et pour la compréhension directe de documents utiles à un cursus d'études ou à des travaux de recherche, en complément de ce qui est enseigné dans les universités.

La **culture scolaire locale** a un impact sur la manière d'enseigner : déférence nippone pour le *sensei* qui préside plus qu'il ne dirige, car l'attribution des phrases à traduire est opérée à l'avance et en japonais par la doyenne de la classe à la fin du cours précédent – vivacité algérienne avec une souriante absence de gêne pour qui doit arriver en milieu de cours ou n'a pas eu le temps de se préparer. Dans les deux cas, les questions à l'enseignant sont nombreuses, pointues et certaines encouragent aux digressions.

En Algérie comme au Japon, l'enseignement est suivi par des classes de 5 à 18 adultes, tous avec un excellent ou très bon niveau de français, sans homogénéité d'âge, sexe ou autres. La conscience d'être ultra-minoritaire s'exprime sans complexes sectaires, sous la forme d'une **passion quasi ludique** (p.ex. à Alger groupe *Whatsapp* en latin). Un esprit de cordée aide à agréger des néophytes aux plus chevronnés, dont certains participent aux cours depuis de nombreuses années. L'effort est intense et l'engagement apparaît d'autant plus fort et sincère qu'un écolage doit être acquitté mais qu'aucun diplôme n'est octroyé. Dans ces groupes extrêmement motivés, les personnalités originales sont nombreuses. Les démarches de deux d'entre elles se sont distinguées par des liens avec la technologie avancée et la possibilité d'un partage avec le reste de la classe.

« À Tokyo comme à Alger, j'ai observé un souci de l'art de traduire dans une langue qui n'est pas la langue locale ou maternelle. Ce détour par le français est à la fois paradoxal et évident. Ascétique ou ludique, la passion est manifeste. »

Un ingénieur algérien a testé l'**intelligence artificielle** en thème latin, avec plusieurs langues-sources, occasion d'un approfondissement sur le génie de chaque idiome. Fin 2023, selon que l'original traduit par des outils informatiques était en français ou en anglais, le texte final en latin s'en ressentait fortement. Le niveau de performance en thème n'aurait pas obtenu une note suffisante sous la férule d'un Claude Wehrli, qui à Genève dans les années 1980 exigeait du soussigné et de ses condisciples de n'utiliser que du lexique présent dans les discours et traités de Cicéron et sanctionnait une inélégance rythmique en fin de phrase ! Un peu moins d'une année plus tard, dans le groupe *Whatsapp* des latinistes avancés, l'informaticien a fait rougir et étonné son professeur avec un éloge en trois strophes : syntaxe impeccable et à peine quelques substitutions audacieuses dans ses vers iambiques ! Serait-ce le fruit du progrès de l'intelligence artificielle générative ou de celui de l'étudiant ?

Avant d'entamer une carrière scientifique en France, une pianiste, **musicologue et électro-acousticienne** japonaise s'intéressait au grec à la fois comme source lointaine de la musique classique occidentale... et comme matière sonore à partir de l'enregistrement d'extraits du *Banquet* de Platon ! L'auteur de ces lignes a prêté sa voix à une composition diffusée sur *France Culture* en 2004. Bien entendu, en plus de la longueur des syllabes, l'accent musical du grec ancien fut respecté, selon la pratique enseignée à Genève par André Hurst et Alessandra Lukinovich. Cela étonna même deux élèves maîtrisant le chinois avec ses tons variés : la vieille prononciation en usage dans les classes

d'Iidabashi demeurait plate et scolaire, au point d'ignorer l'iota souscrit (un faible *i* suivant une voyelle longue). Par contre, à Alger, tous s'intéressent à l'authentique rendu des sons, avec une perplexité devant l'évolution historique et la diversité moderne des manières de lire le grec ou de chanter le latin. Réclamant des preuves ou des indices, les élèves se montrent convaincus par les inscriptions comprenant des noms propres latins écrits en lettres grecques ; on en a retrouvé plusieurs en Algérie même, ainsi que des témoignages onomastiques de la langue tamazight.

À Tokyo comme à Alger, j'ai observé un souci de l'art de traduire dans une langue qui n'est pas la langue locale ou maternelle. Ce détour par le français est à la fois paradoxal et évident. Ascétique ou ludique, la passion est manifeste. Même si les rapports à la langue française sont très différents dans ces deux pays, l'enseignant captive l'attention chaque fois qu'il mentionne des mots français dérivés du latin ou du grec ; à Alger, cela s'applique même à l'**étymologie** de mots en d'autres langues européennes, en arabe voire en tamazight. On peut présenter à des arabophones une liste de mots dérivés du latin, dont le *dinar* (denier, *denarius*), le *qamis* (chemise, *camisia*) ou de *djinn* (démon, *genius*). Dans la première leçon du manuel de latin, la reine Didon est désignée sous le nom d'*Elissa*, pour s'en tenir à la 1^{ère} déclinaison ; ce choix étrange ne l'est pas pour certains étudiants algériens, qui se réjouissent d'y reconnaître la trace d'un prénom parfois resté chez eux dans les mémoires et l'usage.

En Algérie, le français est une langue de communication, de culture et de recherche très répandue, qui pour l'apprentissage du latin constitue un « pont » naturel et aisé. De grands écrivains algériens continuent de s'illustrer dans cet idiome qui reste largement d'usage dans des contextes formels et qui émaille l'arabe dialectal. Le statut du français, désigné comme « *butin de guerre* », est toutefois complexe dans un pays qui n'a pas adhéré à l'Organisation internationale de la Francophonie. **Au Japon** par contre, la diffusion réelle du français est très faible, mais il jouit d'un grand prestige. L'effort pour le maîtriser est considérable, et souvent totalement désintéressé. Apprendre le latin et le grec revient à étudier les racines d'une culture lointaine, sans

passif historico-politique mais sans lien direct avec la civilisation nipponne. Apprendre et traduire des langues anciennes en français a quelque chose d'acrobatique et correspond à un effort singulier de perfectionnement.

Dans ses recherches musicologiques, l'électro-acousticienne qui avait pratiqué le grec à Iidabashi a mené spécialement loin l'investigation interculturelle, puisqu'en plus d'examiner l'interaction entre les domaines français (ou européen) et japonais, elle intégrera dans certains de ses travaux de recherche des textes d'auteurs de l'Antiquité. Ajouter cet élément dans la rencontre de deux domaines linguistiques et culturels actuels, ou au moins dans un seul des deux, apporte une **profondeur historique** qui permet d'aller au-delà de la simple comparaison des phénomènes. Dès lors, il n'y a rien d'absurde à étudier le latin ou le grec en un lieu certes ignoré ou presque des géographes de l'Antiquité mais désormais relié à ce qui est devenu le monde occidental.

Plus grande encore est la pertinence d'un détour par le passé lorsqu'on se réfère à un **patrimoine commun**. Le Maghreb et l'Europe francophone ont ainsi deux langues en partage : le français et le latin ! Premier recteur de l'Université d'Alger après l'indépendance, le latiniste André Mandouze avait participé à un colloque international sur saint Augustin organisé en Algérie en 2001, durant l'année dédiée par l'ONU au dialogue entre les civilisations. L'auteur de ces lignes fut le coéditeur des *Actes* de ce colloque, dont les conclusions expriment le vœu que « *les Algériens reprennent le dialogue avec l'œuvre d'Augustin en redécouvrant ses écrits dans sa langue originale* » (Fux, Roessli & Wermelinger, 2003 : 438). Cela nécessite de « *renforcer l'enseignement du latin, de manière à revaloriser (un) autre esprit universel, Apulée de Madaure* » (*ibid.*) ; un riche héritage matériel et immatériel n'attend qu'une réappropriation et une diffusion, y compris par des traductions du latin vers l'arabe. L'enseignement du latin aux Glycines participe de ce projet. En 2008, André Mandouze légua sa bibliothèque latiniste à ce Centre d'études.

Fait singulier, le soussigné a eu des **missionnaires catholiques** comme prédécesseurs aux Glycines et à Iidabashi : Pères blancs ou prêtres des Missions étrangères

de Paris. Leur démarche de pionniers n'était pas de diffuser la culture européenne (contemporaine ou antique) dans les sociétés dont, à l'inverse, c'étaient eux qui cherchaient à connaître la culture, la langue et les mentalités, de manière à ce que leur témoignage soit compris et accueilli. Déjà en 1669, le pape Clément IX donnait ces instructions : « *Quoi de plus absurde que de transporter chez les Chinois la France, l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe ? N'introduisez pas chez eux nos pays, mais la foi, cette foi qui ne repousse ni ne blesse les rites et les usages d'aucun peuple...* » Quelques années plus tard, envoyé en Asie pour les Missions étrangères, Louis Laneau rédigea en siamois un catéchisme où il usait de concepts philosophiques bouddhiques plutôt que gréco-romains (Laneau, 1998). La logique de l'« inculturation », entre un message universel et une culture donnée, est différente de celle du dialogue interculturel, même s'il y a des points de contact entre les manières d'agir et entre les personnes concernées. C'est sans doute pour répondre, en miroir, à la légitime curiosité d'intellectuels japonais ou algériens que des religieux chrétiens ont pris le temps de leur faire découvrir Homère, Platon, Cicéron, Virgile et saint Augustin – partage au Japon, réappropriation en Algérie.

Bibliographie

- Lucken, M.** (2019). *Le Japon grec. Culture et possession*. Paris : Gallimard.
- Fux, P.-Y. & Roessli, J.-M. & Wermelinger, O. [Dirs]** (2003). *Saint Augustin : Africanité et universalité. Actes du colloque international Alger-Annaba, 1-7 avril 2001*, Paradosis 45/1 et 45/2, Fribourg : Éditions Universitaires.
- Laneau, L.** (1998). *Rencontre avec un sage bouddhiste*. Introduction et notes de Pierre-Yves Fux. Genève : Ad Solem & Paris : Cerf.